

CŒUR DE CHÊNE

ALEXANDER KENT

CŒUR DE CHÊNE

roman

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

PHÉBUS

Titre original :
Heart of Oak

© Bolitho Maritime Productions, 2007.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0624-3

*Si ma voix à terre mourait,
portez-la au bord de la mer
et sur la rive laissez-la.*

*Portez-la au bord de la mer
et capitaine nommez-la
à bord d'un blanc vaisseau de guerre.*

*Ô ma voix toute décorée
des insignes de la marine :
avec une ancre sur le cœur,
avec une étoile sur l'ancre,
avec la brise sur l'étoile
et sur cette brise une voile!*

RAFAEL ALBERTI, *Marin à terre*
Gallimard, 1985, p. 153,
traduction Claude Couffon.

Pour toi, Kim, avec tout mon amour.

FACE À FACE

La diligence à destination de Falmouth hésita au sommet d'une petite colline. Ses roues sautaient et glissaient contre une saillie de boue gelée. Les chevaux, un attelage à quatre, tiraient à qui mieux mieux et piaffaient d'impatience. Leurs naseaux exhalaient des nuages de buée dans cette lumière pâle et brumeuse. Mieux que quiconque, eux savaient que le voyage s'achevait.

On était en février et le froid était encore mordant, comme il n'avait jamais cessé de l'être depuis les premiers jours de cet an 1818. Et même depuis plus longtemps, comme tout le monde le disait sur la côte sud de Cornouailles. Les arbres ressemblaient à des os noircis, comme si jamais plus ils n'allaient porter la moindre feuille ni le moindre bourgeon. Des murs de schiste et, parfois, le toit d'une ferme, qui luisait comme du métal poli. Le cocher, un homme solide, enfoui dans sa grande houpelande, donna une pichenette sur les rênes. Pas d'affolement, pas de hâte inutile ; il connaissait ses chevaux, la route, et ses propres capacités. Ses passagers et leurs bagages pouvaient bien attendre.

À l'arrière de la diligence, le garde était aussi peu reconnaissable sous ses couches de vêtements surmontées d'une vieille couverture. Il se frotta les yeux pour regarder les chevaux qui peinaient. Un vol de mouettes s'éleva, sorti de nulle part, et

les oiseaux entamèrent une série de cercles, peut-être à la recherche de nourriture derrière la voiture. La mer n'était jamais très loin. On changeait les chevaux dans les relais de poste autorisés, mais le cocher et lui avaient fait tout le voyage depuis Plymouth. Il remua légèrement dans son siège pour rétablir la circulation du sang dans ses membres et sentit son fusil sous la couverture. La diligence transportait du courrier en sus de ses passagers, et le blason peint sur les portières pouvait être une cause de péril aussi bien qu'une manifestation d'orgueil.

Çà et là, dans l'immensité désolée de la lande de Bodmin, il avait aperçu quelques formes en lambeaux, des épouvantails pendus au bord de la route. On les laissait là à pourrir, bouffés par les corbeaux, en guise d'avertissement pour tous les détrousseurs ou bandits de grand chemin en puissance. Mais il y en aurait toujours.

Il vit le cocher lever la main. Tout simplement. Plus aurait été inutile.

Encore un tronçon défoncé. Il pesta en silence. On aurait dû tirer quelques condamnés de leur prison où ils étaient bien au chaud et les envoyer ici pour remettre la chaussée en état. Il n'y avait plus de prisonniers français pour ce genre de travail. Près de quatre années s'étaient écoulées depuis Waterloo, et ce n'était plus guère qu'un vague souvenir pour tous ceux à qui avaient été épargnés les dangers et les souffrances.

Il donna un coup sur le toit.

– Attention là-dedans !

L'un des passagers était une jeune femme. Les mouvements brusques de la voiture, malgré les ressorts neufs, l'avaient incommodée à plusieurs reprises. Il avait donc fallu s'arrêter, au grand dam du père, qui l'accompagnait. Elle était enceinte. Encore heureux qu'elle ait réussi à aller si loin, se dit le garde. Les chevaux ralentissaient le pas et remuaient les oreilles, guettant un mot ou un sifflement. Il vit les portes d'une ferme, un battant gisait par terre. Le fermier le savait-il seulement, ou s'en moquait-il ? Il dégagea l'étui de sa grande corne pour annoncer leur arrivée. La dernière étape...

Quelqu'un frappait à toute force contre le toit. Elle allait encore être malade.

Les chevaux retrouvaient leur rythme, les roues tournaient maintenant plus facilement sur la route. Ils devaient penser à leur écurie. Les coups sur le toit avaient cessé.

Il prit sa corne et humecta l'embouchure du bout de la langue. Elle était glacée.

Il ne faisait pas beaucoup plus chaud à l'intérieur de la voiture, en dépit des fenêtres bien closes et des banquettes en cuir bleu. Les voyageurs disposaient de couvertures, mais il n'était pas facile de les garder en place avec tous ces soubresauts.

L'aspirant David Napier cala son épaule contre le dossier et contempla les arbres qui défilaient et s'approchaient, comme s'ils allaient s'agripper à la fenêtre. Plus loin, on devinait les formes pâles d'une maison ou d'une grange.

Ce n'était pas son imagination : le ciel était déjà plus sombre. Il avait dû s'assoupir, en dépit des pensées qui l'agitaient et des sauts du véhicule. Il avait oublié le nombre de fois où ils avaient quitté la route pour changer les chevaux et faire quelques pas, histoire de se détendre les jambes. Ou de permettre à la jeune femme assise en face de lui d'aller se cacher derrière un buisson ou un arbre.

Et le père, si impatient, qui se mettait en colère à chaque retard. La nuit précédente, ils s'étaient arrêtés dans une petite auberge un peu à l'écart de St. Austell. Même cela, il avait l'impression que c'était irréel. Un banc bien dur, un repas avalé à la hâte, seul dans une petite mansarde au-dessus de l'écurie. Il entendait des voix, des chants, des rires d'ivrognes qui se terminaient en jurons et en menaces. Napier se sentait encore plus désemparé et incertain de son sort.

Il fit la grimace : il venait de serrer sa jambe sous la couverture. Cette blessure profonde était toujours là pour se rappeler à son bon souvenir. Et ce n'était ni un rêve ni un cauchemar. *C'était la réalité, désormais.*

Il y avait maintenant davantage de maisons, certaines perdues dans l'obscurité. La route était plus dure, plus ferme

et les roues claquaient avec régularité. Puis il entendit soudain l'appel de la trompe. Un son plus fort, réverbéré en écho par des murs solides.

Il s'humecta les lèvres et eut l'impression qu'elles avaient goût de sel. Il avait aperçu par deux fois le reflet de l'eau, la terre qui s'évanouissait, le bout du monde.

L'autre passager, qui avait à peine dit deux mots de toute la route depuis Plymouth, sursauta dans son siège et regarda dehors.

– Sommes-nous arrivés ?

Il renifla avant de réprimer une quinte de toux. C'était un homme mince, courbé, tout de noir vêtu : il avait fini par dire qu'il était clerc de notaire. Il transportait une mallette en cuir, verrouillée à double tour, des documents sans doute, et qui n'étaient visiblement pas destinés à être connus même de lui.

– Nous arrivons à Falmouth.

Napier observait les bâtiments, parfois déjà éclairés.

Le clerc renifla de plus belle.

– Bien sûr, vous autres marins, vous savez toujours où vous êtes, n'est-ce pas ?

Il émit un petit rire, mais serra sa mallette qui menaçait de glisser de ses genoux.

Napier regardait dehors par la fenêtre. La diligence était passée près d'une église à Plymouth ; il se souvenait vaguement l'avoir vue la dernière fois, lorsque leur bâtiment, la frégate *Le Sans-Pareil*, était revenu pour effectuer des réparations. Des avaries de combat subies lors de l'attaque d'Alger. Puis plus tard, pour y être désarmée. Et oubliée, sauf de ceux qui avaient servi à son bord. Ceux qui avaient survécu.

Comme son commandant, Adam Bolitho, qui, en dépit des fatigues du combat et du commandement, des sombres nouvelles de mise au repos, avait tenu la promesse qu'il lui avait faite ce jour-là à Plymouth.

Fore Street, et l'échoppe du tailleur ; Napier qui ne parvenait pas à croire ce qui lui arrivait. Le tailleur radieux qui se frottait les mains en demandant au commandant ce qu'il désirait.

Vous allez vous occuper de ce jeune homme. Prenez ses mesures,

c'est pour une tenue d'aspirant. Le tout d'un ton très calme, mais Adam Bolitho avait mis une main sur l'épaule de Napier, et jamais l'aspirant n'oublierait ce moment.

Ce n'était pas l'uniforme qu'il portait maintenant; il s'était rééquipé à Antigua, un endroit où les vieux marins disaient que l'on pouvait obtenir tout ce que l'on voulait, à condition d'avoir de l'argent dans son escarcelle.

Son premier bâtiment comme aspirant, la frégate *L'Audacieuse*, avait sauté après avoir été touché par les boulets rouges de l'artillerie côtière, à San José. Les souvenirs s'estompaient. Le tonnerre de la canonnade, les hommes qui hurlaient et qui mouraient... Et lui, tombé à l'eau... cette folie, des marins qui trouvaient encore moyen d'acclamer le vaisseau amiral quand il s'approchait de l'ennemi. Pour attaquer. Pour emporter la victoire. Le bâtiment du capitaine de vaisseau Bolitho.

Il avait à peine eu le temps de connaître la plupart des hommes de *L'Audacieuse*. Ils constituaient une famille. La marine... Ceux pour qui vous auriez envie de vous battre... il songeait à cet aspirant, mort sur la plage alors qu'il venait juste de le tirer à terre, après le bombardement; et ceux que vous haïriez à jamais.

Il essaya de fermer la porte à toutes ces pensées. C'était le passé. Mais l'avenir?

La diligence ralentissait avant d'entamer une large courbe. Il voyait déjà en imagination la vieille demeure grisâtre, il se représentait la chaleur de l'accueil. Il avait envie de se sentir chez lui, d'être l'un d'entre eux.

Il passa la main sur sa jambe. Et si tout ceci n'avait été qu'un rêve?

Des portes s'ouvraient, les chevaux piaffaient sur les pavés en renâclant alors que des gens accouraient pour leur retirer leurs harnachements. Quelqu'un faisait de grands gestes, une femme se précipitait pour serrer dans ses bras celle qui avait été si malade. Le clerc de notaire faisait signe au garde et lui parlait de son bagage, mais sans lâcher un instant sa mallette fermée à clé.

Napier leva les yeux vers l'enseigne de l'auberge. *L'Auberge*

des Espagnols. Encore une fois, comme une voix venue du passé.

Les chevaux avaient disparu, la diligence était abandonnée. Il vit son coffre d'aspirant que l'on avait déposé sur les pavés. Une servante de l'auberge s'était penchée dessus pour lire l'étiquette.

Le garde vint le rejoindre. Son compagnon corpulent avait déjà disparu dans la salle.

– Fin du voyage. Pour nous, en tout cas – il jeta un regard circulaire. Vous avez rendez-vous? C'est pas un endroit pour rester à se geler.

Napier plongea la main dans sa poche à la recherche de quelques piécettes.

– Non. Puis-je laisser mon coffre ici?

Il n'entendit pas la réponse. Il essayait de réfléchir, posément, froidement. Il allait se rendre à pied à la maison. Il l'avait déjà fait avec Luke Jago, le maître d'hôtel du commandant. Un dur à cuire, qui l'avait accompagné à bord de *L'Audacieuse*, et qui l'avait appelé d'une voix enthousiaste : « Venez nous rejoindre à bord ! »

Il chercha le certificat avec son cachet officiel de cire rouge que le jeune aide de camp lui avait remis lorsqu'il avait débarqué du bâtiment, deux jours plus tôt.

– Venez. On ne va pas y passer la journée!

Napier se retourna et aperçut le passager au sale caractère qui faisait signe à sa fille. Il avait déclaré à l'arrivée de Napier qu'il était peu convenable pour un vulgaire aspirant de voyager dans la même diligence que lui. Et le cocher n'avait pas pu dissimuler sa satisfaction quand Napier avait sorti son certificat avec le sceau de l'amiral.

La jeune femme chassa une mèche qu'elle avait sur le front et lui adressa un sourire.

– Merci encore pour votre gentillesse, je ne l'oublierai pas – elle posa sa main gantée sur son bras. Je suis heureuse que vous soyez sain et sauf.

Sur ces mots, elle partit d'un pas décidé en compagnie de son père.

– J’ai pas besoin de me faire du mouron pour *vous*, m’sieur.

Le garde ôta son couvre-chef tout cabossé. Son visage tanné se fendit d’un large sourire. Encore quelque chose à raconter à ses camarades...

Une élégante petite voiture, presque délicate à côté de la diligence, s’était arrêtée et une femme en descendit, aidée par son propre cocher, raide comme un piquet. Des gens se retournèrent pour la regarder. Elle était mince, dans un élégant manteau rouge sombre. Elle se précipita pour saluer l’aspirant.

Napier sentit ses bras autour de ses épaules, une main sur son visage, sa bouche. Et des larmes sur sa peau. Elle lui dit :

– Un arbre en travers de la route... Francis a dû aller chercher de l’aide. Je priaïis le ciel que vous soyez encore là !

Elle rejeta la tête en arrière comme une petite fille, mais le rire qu’il connaissait si bien ne vint pas.

Napier sentait la chaleur de son étreinte, sa joie, mais aussi sa tristesse. Il avait envie de lui raconter, de lui expliquer ce qui s’était passé, mais sa voix était celle d’un inconnu.

– Lady Roxby, tout est arrivé si vite...

Elle mit la main sur ses lèvres en hochant la tête et sans le lâcher des yeux.

– Tante Nancy, mon cher. Vous vous souvenez? – et, d’un ton tout aussi égal, elle appela son cocher : Venez donner un coup de main, Francis. Doucement.

Mais Francis n’avait pas besoin qu’on le mette en garde. Il avait servi dans la cavalerie et n’avait pas oublié ce qu’étaient les souffrances de la guerre. Et il avait remarqué une tache noirâtre de sang sur le pantalon blanc de l’aspirant.

Elle resta près de la voiture tandis que Napier montait avec peine sur le marchepied. Elle savait parfaitement que des gens les observaient depuis les fenêtres de l’auberge et dans la rue. Ils discutaient et se livraient à diverses spéculations, mais eux auraient pu être absolument seuls. La dernière fois qu’elle l’avait vu, ce n’était qu’un jeune garçon, fier mais encore timide dans son uniforme tout neuf, avant qu’il parte rejoindre son bâtiment. Elle avait su le plus clair de ce qui s’était passé par la lettre arrivée en Angleterre à bord d’un brick courrier en

provenance des Antilles ; le reste, elle le devinait ou l'imaginait sans peine. Elle était fille d'officier de marine, sœur de l'un des plus célèbres marins anglais ; elle avait vite appris que la gloire et la souffrance allaient en général de pair.

Napier s'était retourné pour la regarder, les yeux comme des soucoupes.

– Je... je suis désolé. Je ne voulais pas...

Francis avait déjà rejoint Nancy Roxby et aidait le garçon à s'installer dans un siège.

– Il va être très bien comme ça, milady.

Elle hocha la tête.

– Merci, Francis. Vous pouvez nous ramener à la maison.

La maison.

Luke Jago, maître d'hôtel du capitaine de vaisseau Adam Bolitho, se tenait près de l'une des hautes fenêtres et observait la rue en contrebas. La voiture ainsi que la charrette qui l'avait déposé ici avec ses affaires étaient déjà reparties. Après ce voyage interminable depuis Plymouth, il avait l'impression d'être abandonné, coupé de tout ce qu'il connaissait et de tout ce qui lui était familier.

La rue était déserte et, tout comme cette maison, trop silencieuse pour être habitée. En face, des bâtiments anonymes, imposants. Sa main lâcha le rideau qui froufrouta en retombant. Dans cette pièce, chaque chose était à sa place. Impressionnant. Le plafond paraissait trop haut, hors d'atteinte. Il songeait au vaisseau amiral, l'*Athéna* ; même dans la grand-chambre à l'arrière, il fallait courber la tête sous les barrots. En bas, dans l'entrepont, c'était encore plus exigü. Comment ces gens-là auraient-ils pu comprendre ce que c'était que de servir en mer, de combattre ?

Il finit par se détendre, à grand-peine, pris de court par la rancœur qu'il éprouvait. La bâtisse semblait vide et sans doute l'avait-elle été le plus clair du temps. *Chaque chose à sa place*. Les beaux fauteuils, brillants et sans un seul faux pli, une grande cheminée de marbre dans laquelle on avait disposé des bûches mais sans allumer de feu. Quelques fleurs dans un

vase, près d'une fenêtre. Mais on était en février, c'étaient des fleurs artificielles en soie de couleur.

Au-dessus d'un petit bureau en marqueterie était accrochée une peinture. Il s'étonnait de ne pas l'avoir remarquée quand il était entré dans la pièce. Elle représentait un officier de marine, une lunette à la main. Un jeune capitaine de vaisseau, pas encore breveté, mais Jago reconnut Sir Graham Bethune, vice-amiral de la Bleue. Il avait quitté précipitamment son vaisseau amiral à Plymouth, comme s'il coursait le diable.

Il alla s'asseoir précautionneusement dans l'un des fauteuils recouverts de soie et entreprit de remettre de l'ordre dans ses pensées. Jago avait l'esprit vif, et une excellente mémoire, mais après le combat qu'ils avaient livré aux négriers devant San José puis le bombardement meurtrier que leur avait fait subir l'artillerie côtière, les événements se mélangeaient dans son esprit. Il avait entraîné le détachement d'abordage qui avait pris d'assaut la goélette et vu la femme, debout sur le pont jonché de débris, fixer des yeux l'*Athéna*, comme si elle était au-delà de toute souffrance, comme si ce sang qui coulait n'était pas le sien. Au combat, l'imagination peut vous jouer bien des tours. Mais Jago entendait encore ses cris, presque des cris de joie, quelques secondes avant de mourir.

Puis le retour à Antigua, les vainqueurs avec leurs prises, et cet étrange silence qui les avait accueillis à Port-aux-Anglais. Quelques-uns des leurs avaient été tués au combat, on les avait immergés au large ; d'autres avaient été débarqués à Antigua et y étaient toujours soignés.

Jago était habitué à la guerre sur mer, au prix qu'il fallait chèrement payer. Ces longues années passées à combattre les Français et les Espagnols n'étaient plus qu'un souvenir désormais, et ils étaient en paix. Encore que certains ne voyaient pas les choses tout à fait de cette façon. Pour un humble matelot, tout homme devenait un ennemi à partir du moment où il se trouvait derrière la gueule d'un canon ou brandissait sa lame au-dessus de votre cou.

Mais cette traversée de retour à Antigua hantait encore Jago.

La mer était calme et le vent faible, on avait dégagé

l'entrepont et interrompu tous les travaux sur les vergues et dans le gréement.

Jago avait participé à toutes sortes de combats, il avait vu bien des visages familiers, ceux des bons comme des méchants, passer par-dessus bord. Mais là, c'était différent. Le corps de cette femme cousu dans un hamac et lesté d'un boulet, enveloppé dans un pavillon. *Notre pavillon*. Quelques blessés étaient même montés sur le pont, accroupis près de leurs camarades ou appuyés sur les filets de branles pour écouter le commandant qui prononçait ces fameuses paroles et que la plupart d'entre eux connaissaient par cœur.

Et pourtant, c'était si différent...

Même le bruit régulier des pompes, qui n'avaient pas cessé de fonctionner depuis les premiers coups de canon, s'était tu.

Et Bethune, leur amiral, debout face à cet infâme Lord Sil-litoe. Victime ou coupable, c'était impossible à dire et, finalement, sans importance à cet instant et à cet endroit. Plus tard, Jago avait lu ce qui avait été porté dans le journal du maître pilote. L'heure et la position dans la mer des Antilles quand on avait immergé Catherine, Lady Somervell.

Il revoyait encore l'expression d'Adam Bolitho lorsqu'on avait soulevé le caillebotis, puis ils avaient entendu le bruit du plongeon le long du bord. Les marins songeaient souvent à ce genre de choses, ils en plaisantaient même dans les postes. Mais pas cette fois.

De nouvelles instructions les attendaient à Antigua. Sil-litoe, ami du Prince-Régent à ce que l'on disait, avait été remis au commodore, lui-même promu au rang de contre-amiral pendant que l'*Athéna* et ses conserves se battaient.

Jago n'avait guère quitté son commandant de toute la fin de la campagne; enfin, si on pouvait parler de campagne, se dit-il, l'air sombre. Il fallait reformer l'équipage, visiter les blessés, et il était souvent en conflit avec Bethune. L'amiral vitupérait, tapait du poing sur la table et buvait plus que de raison, plus qu'il ne pouvait supporter. On racontait que Bethune avait été amoureux de Catherine Somervell. Jago savait pourtant qu'elle n'avait jamais aimé qu'un seul homme, Sir Richard Bolitho,

celui qui avait été tué sur le pont de son bâtiment amiral après que Napoléon s'était échappé de l'île d'Elbe. Jago l'avait vue dans la vieille église de Falmouth. Tous les pavillons étaient en berne, *Le Sans-Pareil* avait salué au canon. Quand elle était tombée avant de mourir, c'est le nom de Bolitho qu'elle avait crié. Cela ressemblait davantage à un bonjour qu'à un adieu, ou c'est du moins ce qu'on se disait en y repensant après coup...

Une cloche sonnait quelque part. Deux cavaliers passaient au petit trot derrière la maison. Des dragons, se dit-il en voyant leur uniforme. Des officiers. Il pinça les lèvres. Comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire.

Il y avait encore une chose qui troublait Jago. *L'Athéna* n'avait fait qu'une brève escale à Plymouth avant de regagner Portsmouth, port qu'elle avait quitté moins d'un an plus tôt. Bethune avait insisté pour y faire relâche, sans doute pour confier quelques dépêches urgentes à un courrier.

Le commandant avait tout de même trouvé le temps de s'adresser aux hommes qui débarquaient ou que l'on transférait à terre pour y soigner leurs blessures. Ceux-là avaient de la chance...

Et puis le jeune aspirant, qui avait réussi à regagner le rivage à la nage, à San José, après que *L'Audacieuse* avait sauté. Son commandant avait été tué, coupé en deux par un boulet rouge tiré d'une batterie côtière. Mais l'un de ses officiers avait trouvé judicieux d'écrire un bref rapport sur le courage et l'esprit de décision dont avait fait preuve Napier. Ce dernier avait aidé un autre aspirant et l'avait traîné jusqu'au rivage, où les fusiliers marins les avaient découverts. Des deux, seul Napier avait survécu.

Il devait être à Falmouth à présent. Dans la demeure des Bolitho, entre les collines verdoyantes et la mer en contrebas. Encore une chose que Jago avait vécue, à sa façon.

Le commandant Adam Bolitho était en ce moment même à l'Amirauté, non loin de cette pièce. Il était difficile de savoir où l'on était exactement, songeait-il. Quelque part à Londres, tout du moins. Quelque part derrière ces maisons aveugles.

Bethune descendait ici quand cela lui convenait, et il avait l'habitude de se rendre à cheval à son bureau, sans faire plus de façons.

L'*Athéna* allait être désarmée. Une victime de mieux, tout comme *Le Sans-Pareil* après la bataille d'Alger. Il se rappelait les paquets muets passés par-dessus bord pour leur dernier voyage, et avait du mal à maîtriser sa colère. Mais c'est ainsi qu'allaient les choses. La mer, c'était tout ce qu'il connût. Il se leva et se tourna vers la porte. *Et la seule chose dont il ait envie.*

Mais ce n'était pas un domestique de la maison qui arrivait, ni même Lady Bethune, qui, de toute manière, n'aurait pas daigné le voir. C'était George Tolan, le domestique de Bethune. Encore que ce terme ne lui rendait pas pleinement justice. Toujours élégant et prêt à intervenir, dans sa vareuse bleue aisément reconnaissable, et visiblement très à l'aise avec son seigneur et maître. Il aurait été plus exact de le qualifier de compagnon ou de garde du corps, et il avait l'apparence d'un soldat ou d'un fusilier marin. Jago l'avait vu, dans la chambre de l'*Athéna*, servir du vin ou quelque chose de plus fort, puis tenir le verre à la main pour l'examiner. Il ne faisait pas d'histoires, comme certains. Lorsque les canons avaient craché le feu par les sabords de l'*Athéna*, avant de venir au recul, il avait découvert un autre Tolan, accroupi, un homme qui ne manifestait aucune peur dans la fureur de la bataille.

Un homme qu'il faisait bon avoir à côté de soi, mais aussi quelqu'un que l'on ne connaîtrait jamais tout à fait.

Tolan jeta un regard circulaire sur la pièce, rien ne lui échappait.

— J'ai demandé à la cuisine de vous préparer un repas. Et un coup à boire ne ferait pas de mal, j'imagine, après tout ce remue-ménage.

Il n'avait pas l'air plus perturbé ni exaspéré que ça par le long voyage depuis Portsmouth, lui qui avait la charge de surveiller les bagages de Bethune à chaque halte sur cette route qui n'en finissait pas. En tout cas, il n'en montrait rien. Sans doute connaissait-il Bethune mieux que quiconque.

Jago haussa les épaules.

– Je ne sais pas combien de temps le commandant va être occupé avec Leurs Seigneuries – il contempla le portrait accroché au mur. Je n’arrive pas à comprendre ce qu’ils peuvent bien avoir à se raconter. Tout est terminé. On a fait ce qu’on nous avait dit de faire. Voilà tout.

– Je crois que, cette fois, ce n’est pas aussi simple.

– On a retiré au commandant Bolitho son dernier bâtiment. Désarmé. Et maintenant, l’*Athéna*. Mais Seigneur Dieu, elle n’a que quelques années !

Tolan se tourna vers lui.

– Lancée en 1803, à ce que j’en sais. Moi, ça me paraît beaucoup.

– Et construite en bon et solide chêne du Kent ! s’exclama Jago.

Il s’interrompt, comme s’il venait tout juste d’entendre la remarque de Tolan.

– Non, pas pour un *vrai* bâtiment de guerre. Le *Victory* de « Notre Nel » avait quarante ans quand il tenait sa place dans la ligne à Trafalgar ! Mais ces satanées Seigneuries, elles savent vraiment pas ce qu’elles font !

Tolan parut réfléchir.

– Vous prenez soin de votre commandant, c’est ça ? Quelque chose de plus fort que le simple sens du devoir, que la loyauté. Vous n’êtes pas quelqu’un qu’on cerne facilement. J’aime bien ça.

Il le gratifia d’un sourire chaleureux, presque sur le point de lui serrer la main. C’est du moins ce que se dit Jago, plus tard. Il baissait sa garde, chose rare chez lui.

– Bon, reprit Tolan, je vais aller chercher de quoi boire.

Il leva les yeux vers le portrait. Le jeune capitaine de vaisseau...

– Pour nous deux.

Jago se tenait devant la fenêtre, songeant aux propos de Tolan et à tout ce qui se cachait derrière. « Quelque chose de plus fort que le simple sens du devoir, que la loyauté. » S’il était honnête avec lui-même, ce n’était pas tant cela qui lui importait. Après les coups de fouet qui avaient laissé leurs

cicatrices dans son esprit tout autant que sur son corps, il s'était fermé à toute espèce d'amitié, si minuscule fût-elle.

Peut-être était-ce la confiance ?

La pièce était de nouveau déserte. Il n'avait même pas entendu Tolan refermer la porte derrière lui.

Il se revoyait sur le pont de l'*Athéna* : les marins qui rompaient lentement les rangs, réticents à l'idée de retourner au travail, le caillebotis vide à la coupée, le pavillon qui flottait mollement, le corps enveloppé dans sa toile qui reposait maintenant par le fond.

Et l'expression d'Adam Bolitho, lorsqu'il s'était détourné du bord – cela, il s'en souvenait parfaitement. Ils avaient échangé un regard, et Adam Bolitho avait murmuré ces quelques mots : «À présent, ils sont réunis. Plus rien ne peut les atteindre.»

Il en avait été profondément bouleversé.

On entendait du bruit dans l'escalier, des voix. Tolan qui montait du vin de son maître, ou quelque breuvage plus corsé. Jago sentit sa bouche s'entrouvrir dans un sourire.

Il y aura d'autres bâtiments.

Il avait dû parler à voix haute.

Dites seulement un mot, commandant.

– Si vous voulez bien attendre ici, commandant... euh... Bolitho – l'huissier de l'Amirauté tenait la porte ouverte. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

Sans terminer sa phrase, il referma la porte derrière lui.

Adam Bolitho resta debout un certain temps pour prendre ses repères, ou peut-être pour se préparer à ce qui allait suivre. Après toute cette précipitation et cette incertitude, ce calme soudain avait quelque chose de troublant. Une table, trois sièges et une fenêtre. La pièce tenait plus de la cellule que d'une antichambre.

Comme la plupart des officiers en activité, il n'était venu en ces lieux, le siège de l'Amirauté, qu'un petit nombre de fois au cours de sa carrière. Il avait toujours été impressionné par le désordre organisé qui y régnait. Des secrétaires portaient des dossiers, se croisaient dans ce qui était pour lui un véritable

labyrinthe de couloirs, ouvraient et refermaient des portes. Certaines de ces portes restaient closes, surveillées parfois, car il s'y déroulait des réunions stratégiques. D'autres, entrebâillées, laissaient entrevoir les instruments de la puissance et du pouvoir. De grandes cartes maritimes et terrestres étaient fixées aux murs, il y avait des appareils divers et des rangées de sièges qui attendaient. On avait peine à imaginer que c'était depuis ces murs que l'on contrôlait une telle puissance, que l'on dirigeait la marine du monde.

Il s'approcha de la table. Un exemplaire soigneusement plié du *Times* était posé dessus, à côté d'un verre et d'une carafe d'eau. Tout était calme, le couloir semblait retenir son souffle.

Il se posta à la fenêtre. L'impatience le gagnait, il refusait d'admettre que son corps et son esprit fussent fatigués. Il aurait dû prévoir les conséquences ; les séquelles amères du combat de San José, une « escarmouche », comme l'avait qualifié un journal, puis la longue traversée du retour. Plymouth, et enfin Portsmouth. Il se gratta le front. Tout cela ne datait que de quelques jours, et il avait l'impression que c'était une éternité.

La fenêtre donnait sur une cour intérieure, et le mur d'en face était si proche qu'il fallait se presser contre la vitre pour la voir. Cet autre mur ne possédait pas de fenêtres. Peut-être un magasin ? Au-dessus, coincé entre les deux murs, on apercevait le ciel. Un ciel gris, froid et hostile. Adam recula, balaya la pièce des yeux. Décidément, c'était bien une cellule.

On avait envoyé une voiture chez Bethune pour le conduire à Whitehall. Il avait été accueilli par un secrétaire qui avait fait quelques commentaires polis sur le temps et la circulation. Des embarras qui mettaient parfois en retard les officiers qui se rendaient à des réunions importantes et qui y restaient coincés. Ce mouvement incessant, ce bruit. On se serait cru à l'étranger. *Parce que c'est moi qui suis un étranger ici.*

On l'avait ensuite confié à l'huissier, un homme costaud, de grande taille, vêtu d'une élégante queue-de-pie aux boutons étincelants. Ses chaussures à boucles cliquetaient sur le sol tandis qu'il le précédait dans une succession de couloirs. On

aurait cru un bâtiment de ligne, avec des embarcations qui s'écartaient sur son passage.

Sur le mur, il y avait un unique tableau. Un deux-mâts qui tirait des coups de salut ou se battait contre un ennemi invisible. Un bâtiment ancien, néerlandais probablement. Adam se concentra sur les détails. Pour se raccrocher à quelque chose.

Tous ces visages, ces noms. Cela ne faisait pas même un an que l'*Athéna* avait arboré la marque de vice-amiral de Bethune. *Et je suis devenu son capitaine de pavillon.* À présent, l'*Athéna* était désarmée, comme tous ces vaisseaux dont on ne voulait plus. Leur travail, leur sacrifice parfois, tout cela allait bientôt sombrer dans l'oubli.

Il se rappelait l'antichambre plus vaste qu'il avait aperçue en passant. Elle faisait penser à ces bâtiments en surnombre qui encombraient les ports et la moindre crique disponible : l'endroit du dernier repos.

Des officiers, dont peu étaient en uniforme, attendaient de voir un supérieur. Le besoin, le désespoir, une ultime tentative pour obtenir un bâtiment. N'importe lequel. Leur plus grande crainte : être écartés, arrachés à la seule existence qu'ils connaissent, pour terminer échoués sur le sable. Un avertissement pour eux tous.

La liste navale comptait neuf cents capitaines de vaisseau et pas un seul amiral n'avait moins de soixante ans.

Adam fit brusquement volte-face et regarda son reflet dans la vitre. Il avait vingt-huit ans. Ou les aurait dans quatre mois.

Que vas-tu faire ?

Il se rendit compte qu'il avait plongé la main dans sa vareuse, dans la poche où il serrait ses lettres. Le lien, ce besoin qu'il avait d'elle. Et elle était en Cornouailles. À moins que... Il retira vivement sa main.

– Si vous voulez bien me suivre, commandant ?

Il prit sa coiffure restée sur la table, près du journal qu'il n'avait pas regardé. Il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir.

L'huissier inspecta la pièce, machinalement aurait-on pu dire. À la recherche de quoi ? Il avait dû tout voir, les grandes victoires comme les défaites. Les héros et les échecs.

Adam tâta le vieux sabre accroché à son côté. L'arme faisait partie de la légende des Bolitho. Il entendait presque sa tante qui la lui racontait, un jour qu'ils contemplaient son portrait ; il y était représenté avec une rose jaune piquée sur sa vareuse d'uniforme. La rose de Lowenna... Il songeait à elle à présent. *Andromède*. Il entendit la porte se refermer. La Cornouailles. Cela lui semblait si loin.

Il y avait moins de monde, dans le couloir. Ou peut-être prenaient-ils un chemin différent. Encore des portes. Deux officiers qui attendaient à l'extérieur. Un bref échange de regards, les yeux qui cillaient. Rien de plus. Ces deux-là attendaient une promotion, ou allaient passer en conseil de guerre...

Il chassa de son esprit tout ce qui ne concernait pas directement l'instant présent ainsi que l'homme qu'il s'apprêtait à rencontrer : John Grenville, encore capitaine de vaisseau, désormais adjoint du Premier lord à l'Amirauté.

Bethune disait de cet homme qu'il était seul maître après Dieu.

L'huissier s'arrêta, le soumit à une nouvelle et rapide inspection, et lâcha d'un ton abrupt :

– Mon fils servait à bord du *Frobisher*, lorsque Sir Richard a été tué, commandant. Il m'en parlait souvent quand nous nous retrouvions – il hochait lentement la tête. Un homme bien.

– Merci.

Ces quelques mots l'avaient calmé et lui avaient fait l'effet d'une main tendue.

– Allons-y, vous voulez bien ?

À côté de l'antichambre qui avait tout d'une cellule, cette pièce paraissait immense. Elle occupait tout un coin du bâtiment, et deux de ses murs étaient flanqués de hautes fenêtres. Il y avait plusieurs tables, l'une équipée d'un dérouleur de carte, l'autre encombrée de piles de dossiers.

Le capitaine de vaisseau Grenville était assis derrière un vaste bureau, le dos tourné aux fenêtres, et sa silhouette se découpait dans cette pauvre lumière. Il était de petite taille, mince, presque fragile à première vue. Sa chevelure était complètement blanchie, telle une perruque de cérémonie.

– Asseyez-vous, commandant – il lui indiqua un siège en face de lui. Vous devez être épuisé, après ce voyage. Le progrès a considérablement réduit les temps de transport, mais le corps humain est encore soumis à la vitesse d'un bon cheval!

Adam s'assit avec précaution; ses muscles se souvenaient encore du voyage depuis Portsmouth. Au cours de ces haltes sans fin pour changer les chevaux ou pour prendre un peu de repos, il avait vu le nouveau réseau de télégraphes installé sur des collines et des bâtiments élevés, au-dessus des toits et de leurs têtes, jusqu'à la dernière station à Portsmouth, l'église de l'arsenal. Un signal mettait vingt minutes à franchir toute cette distance, lorsque la visibilité était bonne. Moins de temps que n'en aurait mis un courrier pour seller et monter à cheval.

La lumière hivernale était moins pâlotte; ou était-ce que ses yeux s'y accoutumaient? Ils n'étaient pas seuls. Une silhouette, jusqu'alors presque cachée derrière un bureau à l'autre bout de la pièce, se leva et s'inclina légèrement. Un éclat de lumière brilla une seconde sur les lunettes qu'il portait sur le front. Il ressemble à Daniel Yovell, songea Adam. Grenville le présenta :

– Mr Crozier. Il ne nous dérangera pas.

Il se pencha et retourna quelques feuilles de papier posées devant lui en piles bien nettes.

Adam se força à se détendre. Il ne sentait plus fatigue ni découragement. Il était aux aguets, sur ses gardes. Et seul.

– Naturellement, j'ai lu les rapports de la campagne menée sous les ordres de Sir Graham Bethune. Leurs Seigneuries sont également tenues informées du rôle opérationnel du commodore, à Antigua – il leva la main devant sa bouche, il n'avait pu réprimer une nuance de sarcasme. Contre-amiral, à présent. Cela m'était sorti de la tête!

Adam le vit nettement pour la première fois. Un visage mince aux pommettes saillantes et la peau parsemée de petites rides, peut-être les séquelles d'une grave fièvre au début de sa carrière. L'air pénétrant, comme de l'acier. Pas homme du

genre à se tromper quand il s'agissait d'une promotion. Surtout à Antigua.

– En votre qualité de capitaine de pavillon, ne vous êtes-vous jamais dit que la conduite des opérations n'avait peut-être pas été totalement satisfaisante ?

Le tout d'un ton parfaitement nonchalant. Adam devinait que le secrétaire écoutait attentivement et tenait sa plume parée.

– J'ai envoyé mon propre rapport, commandant. Le journal de bord de l'*Athéna* pourra confirmer que le bâtiment s'est pleinement engagé.

Contre toute attente, Grenville éclata de rire.

– Voilà qui est bien dit, Bolitho ! Un vrai capitaine de pavillon ! – il se laissa aller dans son fauteuil et redevint sérieux. Vous ne déposez pas sous serment et on ne vous soupçonne pas de je ne sais quoi.

Il leva la main, comme s'il s'était attendu à être interrompu ; une main aussi diaphane que son visage.

– Nous connaissons tous vos états de service d'officier de marine, tant quand vous commandez que lorsque vous êtes sous les ordres de quelqu'un d'autre. Vous ne passez pas en jugement, mais nous traitons de diplomatie, quelque chose de plus abstrait que la gueule d'un canon, ou que les aspects positifs et négatifs d'une bataille.

– Aucun commandant n'est autorisé à contredire... – Adam marqua une pause, avant de reprendre calmement : Compte tenu des circonstances, des bâtiments dont nous disposons et de l'état du temps, je crois que nous avons agi de la seule manière possible. Des hommes de valeur sont morts ce jour-là, à San José. L'esclavage est une chose affreuse et brutale. Mais il rapporte encore énormément à ceux qui ferment les yeux sur ces pratiques – inconsciemment, il se tourna vers l'autre bureau. Et il est coûteux en vies, même si la chose est considérée comme dérisoire par ceux qui pensent autrement !

La main décharnée se souleva lentement.

– Voilà qui est bien dit, Bolitho. J'espère que vos nobles idées arriveront jusqu'au Parlement.

Il retourna quelques papiers et, quand il reprit la parole, on

aurait cru qu'il avait remis ses idées en ordre aussi bien que ces documents.

– L'*Athéna* est désarmée, et son équipage sera réparti entre d'autres vaisseaux quand ce sera possible, ou les hommes seront rayés des rôles. Comme il est de coutume dans la marine. Votre second a choisi de rester à bord de l'*Athéna* jusqu'à ce qu'on la désigne pour une autre mission – un rapide coup d'œil glacial par-dessus le bureau – ou qu'on la démolisse.

Adam ne dit rien. Il revoyait la figure impassible et sévère de Stirling, le second. Indifférent, inentamé même au plus fort de la bataille. Un homme qu'il n'avait jamais vraiment compris. *Mais est-ce moi qu'il faut en blâmer?*

Grenville se leva soudain et marcha vers la fenêtre la plus proche. Il portait une tunique bleue toute simple, parfaitement coupée, et on l'imaginait sans peine capitaine de vaisseau.

Il laissa tomber, l'air de rien :

– Vous avez immergé Lady Somervell en mer. C'est *vous* qui en avez décidé ainsi, j'imagine?

Bethune avait dû lui en parler, ou le Premier lord.

Adam contemplait le ciel couvert, derrière lui. Il les revoyait, comme si cela venait de se produire. Bethune et Sillitoe qui se regardaient par en dessous. On sentait de la haine, quelque chose de plus fort qu'eux. Il finit par répondre :

– Désormais, elle est libre, commandant.

Il jeta un coup d'œil au secrétaire. Les plumes étaient toujours dans leur support, inutilisées. Adam demanda posément :

– Et Sillitoe, commandant?

Grenville haussa imperceptiblement les épaules.

– D'autres en décideront, qui sont plus haut placés que Leurs Seigneuries. Vous pouvez en être certain – il se retourna. Et vous, Bolitho, avez-vous des projets?

Adam se retrouva debout sans même s'en rendre compte.

– Un commandement, commandant.

Comme tous ceux qui attendaient dans l'antichambre. Qui refusaient même d'en douter.

Grenville regarda la pendule posée sur la cheminée et qui

sonnait délicatement. Il sortit sa montre, comme au signal. Le secrétaire s'était levé, les yeux rivés sur la porte.

Grenville souriait, mais sans rien laisser paraître.

– J'ai entendu dire que vous aviez l'intention de vous marier ?

– Je... je l'espère...

Adam baissa les yeux sur sa main, que venait de saisir Grenville. Il avait des doigts d'acier.

– Alors, mariez-vous ! Que le ciel vous bénisse tous les deux – il tourna la tête. Soyez patient, Bolitho. Vous aurez un bâtiment.

La porte s'était ouverte et son instinct lui disait qu'un nouveau visiteur attendait une audience de cet homme, si fragile et si puissant à la fois. Toujours à la disposition du Premier lord. Il aurait oublié la teneur de leur entretien avant que la pendule se soit remise à sonner.

Grenville, dos à la porte, le dévisageait. La pénétration de ce regard vous faisait une impression presque physique. Grenville lui dit :

– Je bénéficie d'une certaine autorité à l'Amirauté. D'aucuns appelleraient cela : une certaine influence. Mais je n'ai jamais oublié les ingrédients qui font un vrai marin – il balaya la pièce d'un grand geste. Arpenter son propre pont, écouter le bruit du vent qui chante tout autour de vous et au-dessus... rien ne pourra jamais remplacer tout cela – il secoua la tête, d'agacement ou d'impatience. Il fallait que je me rende compte, Bolitho, que j'en sois certain. À présent, disposez. Le chef des secrétaires traitera vos demandes.

Adam se retrouva dans le couloir, quelqu'un lui tendait sa coiffure.

– Par ici, commandant.

C'était un autre huissier. La porte se referma. Cette scène aurait pu être le fruit de son imagination.

Mais les mots repassaient dans sa tête. *Il fallait que je me rende compte, que j'en sois certain.*

Il tâta son sabre, qui pesait sur sa hanche. Il ne vit pas le regard que lui adressèrent deux officiers en le croisant.

Ce vieux capitaine de vaisseau avait connu tous les aspects du commandement. Le blâme et les reproches, mais aussi les vivats et les cris de triomphe lorsque le pavillon de l'ennemi s'affalait dans la fumée de la bataille. Et que la fierté balayait les doutes, et la peur.

Adam sentait encore cette poigne d'acier sur sa main. *Alors, mariez-vous !*

Il avait tellement envie de la revoir, d'être avec elle. *Viens te promener avec moi.*

Le chef des secrétaires mit ce qui lui parut une éternité à lui poser toutes ses questions. Questions et réponses, des documents qui devaient recevoir sa signature. Enfin, c'en était fini. Adam se dirigea vers la sortie et aperçut de nouveau la grande antichambre.

On avait empilé tous les sièges à un bout et deux hommes passaient le faubert en prévision d'un nouveau jour. Une porte s'ouvrit, claqua, mais aucun d'eux ne leva les yeux de sa tâche.

Les grandes portes de l'Amirauté étaient béantes, l'air glacial. Dehors, il faisait une nuit d'encre. Mais il y avait des voitures, on entendait des voix, des gens qui tuaient le temps. L'un d'eux allait le reconduire chez Bethune.

Seulement, tout ce qu'il voyait, c'était l'officier qui venait tout juste de sortir de la pièce confinée. Le dernier entretien de la journée. Un entretien parmi tant d'autres... Peut-être qu'après cette longue attente on lui avait laissé un petit espoir. *Combien de fois ?*

Soudain, l'officier fit volte-face, détaillant l'uniforme et les galons dorés d'Adam qui brillaient fugitivement à la lumière de la loge de l'huissier. Puis il le fixa dans les yeux. Ce n'était pas de l'envie, non. De la haine plutôt, comme une blessure ouverte.

– Par ici, commandant !

Il suivit l'huissier dans l'escalier pour se retrouver dans le froid et l'obscurité. Cela avait sonné comme un avertissement.

Le cocher sauta de son siège et se précipita pour abaisser le marchepied, tout sourire.

– Nous v’là arrivés, commandant. M’est avis qu’il va faire froid c’te nuit!

Adam tapa du pied et leva les yeux vers la maison. Les cochers employés par l’Amirauté connaissaient certainement leur affaire; lui n’aurait jamais trouvé le chemin du retour. Même ainsi, il avait eu l’impression que le trajet durait plus longtemps que l’aller jusqu’à Whitehall. Le cocher avait peut-être fait un détour, pour le cas où son client aurait voulu s’accorder un peu de distraction après la journée qu’il avait passée à traiter avec Leurs Seigneuries.

Ici, c’était un autre monde. Un rapide aperçu sur le Londres qu’il ne connaîtrait peut-être jamais : des gens groupés autour de feux dans la rue, attendant leur maître, ou simplement à la recherche de compagnie. Dans un coin, une catin, dans un autre un homme de haute taille, en haillons, qui récitait de la poésie, ou qui prêchait, ou encore, qui chantait. Apparemment, personne ne l’écoutait.

Il se mit en devoir de fouiller dans ses poches à la recherche de quelques pièces; il était plus las qu’il n’aurait cru. On voyait de la lumière aux fenêtres des maisons alentour, mais pas à celle-ci.

– Merci, commandant! – à la lumière de sa lanterne, le cocher soufflait de la buée. J’espère qu’on se reverra!

Adam se retourna en entendant la porte s’ouvrir. Il avait dû lui donner un pourboire plus généreux que ce qu’il avait cru.

– Bienvenue, commandant! Je commençais à croire qu’on vous avait emporté je ne sais où! Peut-être pour de bon!

C’était Francis Troubridge, le jeune aide de camp de Bethune, toujours impeccablement mis. Sa tenue était aussi soignée que lorsqu’il était arrivé à Portsmouth.

Il se dégageait de la maison une impression d’étrangeté; quelque chose n’allait pas. Des bagages étaient entreposés dans l’entrée, recouverts d’une toile imperméable.

Adam se retourna et vit Jago sortir de l’ombre sous le grand escalier à vis, l’air sinistre, le regard calme. S’attendant au pire, peut-être.

– Pas de coup de chien, commandant? – puis, voyant son expression : Je le savais et je leur ai dit!

Ils se serrèrent la main, une poigne vigoureuse, comme pour sceller un pacte. Comme tant d'autres fois auparavant, quand leur survie même était en jeu.

– Pas encore de bâtiment, Luke. Mais pas de coup de tabac en vue non plus.

Troubridge les observait attentivement, notant dans sa tête ce qu'il entendait. Le commandant et son maître d'hôtel, mais la relation était bien plus profonde que cela. Il avait déjà appris beaucoup, et il apprenait encore.

Adam leva la tête vers les étages.

– Tout est calme. Où sont les gens?

– Sir Graham est parti, répondit Troubridge. Il est allé rejoindre Lady Bethune. Tout a été si soudain...

Adam se frotta les joues. Ce n'était pas comme lors de leur arrivée; Bethune avait fait irruption dans sa demeure, poussé par quelque force démoniaque, aboyant des ordres, posant des questions à Troubridge, interrogeant son secrétaire à face de grenouille, sans attendre la réponse la plupart du temps. On retrouvait le vice-amiral qu'Adam avait connu tout d'abord, non l'homme morose et désespérant, qui avait le vin triste, et avait passé le plus clair de son temps dans ses appartements pendant toute la traversée de retour de l'*Athéna* jusqu'à Portsmouth.

– A-t-il laissé un mot pour moi? Je suis en congé tant que je n'ai pas reçu d'autres ordres, mais il doit le savoir.

– Il le savait.

Troubridge se mordit la lèvre.

– Lady Bethune est partie avant lui. Je crois qu'elle n'était pas fâchée de la tournure prise par les événements.

Adam alla s'asseoir sur une chaise sculptée et assez inconfortable. Il songeait à Grenville, décharné, avec ses cheveux blancs. *Une certaine influence.*

Il regarda l'aide de camp droit dans les yeux.

– Pardonnez-moi. J'avais l'intention de poser la question. Qu'allez-vous devenir?

Troubridge détourna la tête, regardant vaguement le hall d'entrée.

– Je vais aller rendre visite à mon père. Il apprendra bien assez tôt ce qui s'est passé.

Tant et tant de souvenirs. Troubridge, cet aide de camp qui avait si adroitement contourné chaque problème, chaque difficulté, tout ce qui pouvait gêner son supérieur à toute heure du jour et de la nuit. Et puis le Troubridge qui était devenu un véritable ami en si peu de temps. Ici aussi, à Londres, quand il avait aidé Adam. Tous deux avaient fait irruption dans cet atelier sordide où Lowenna se débattait contre son agresseur. Jago était là, lui aussi. Comment Sir Richard appelait-il ses amis les plus proches et ses compagnons ? « Mon petit équipage ». Ou, comme il avait entendu quelqu'un d'autre le mentionner : « Nous, les Heureux Élus ».

Troubridge avait fait allusion à « son père ». Il s'agissait de l'amiral Sir Joseph Troubridge, célèbre et très respecté dans la marine. Vétéran des Saintes et de la glorieuse journée du 1^{er} juin et ami du jeune Horatio Nelson quand il était lieutenant de vaisseau. Il allait quitter le service pour prendre des fonctions prestigieuses au sein de l'Honorable Compagnie des Indes orientales, la « John Company » ainsi qu'on la surnommait.

L'avenir de Francis Troubridge était en bonnes mains.

Mais, comme l'antichambre de l'Amirauté, ce n'était pas une solution.

Pour la première fois, Troubridge sourit.

– Je vous tiendrai au courant. Un jour, je vous ai demandé si vous accepteriez mes services, si l'occasion s'en présentait.

Adam lui prit le bras.

– Vous serez toujours mon ami, Francis. Je vous le promets. Et celui de Lowenna aussi.

Une porte s'ouvrit, Tolan fit son apparition dans le hall d'entrée. Il annonça à Troubridge :

– Votre voiture est avancée, monsieur – mais c'est Bolitho qu'il regardait. J'ai déjà fait descendre vos bagages.

Troubridge soupira.

– Ils vont fermer la maison, commandant. Je crains que Sir Graham ne reste pas à Londres – il ajouta vivement, et l'on sentait que l'aide de camp était de retour : Vous allez partir demain. Whitehall m'en a informé. Je vous souhaite bon vent bonne mer – et, à Jago : Veillez bien sur le commandant.

Ils échangèrent une dernière poignée de main.

– Jusqu'à l'horizon suivant, Francis.

Ils entendirent les roues d'une voiture cliqueter bruyamment. Adam imaginait les yeux qui les guettaient derrière les fenêtres de cette rue tranquille.

– Il va bientôt y avoir de quoi se remplir l'estomac, commandant, lui dit Jago. Vous devez mourir de faim.

Adam se détourna de la porte. Troubridge l'attendait. Au cas où l'on aurait eu besoin de lui.

Tolan se tenait toujours près des marches.

– Quand partez-vous rejoindre Sir Graham ? Il doit être épuisé. Sans quoi, il aurait compris.

Jago fit vivement :

– La dame de l'amiral lui a dit de ficher le camp ! Voilà la vérité vraie !

– Je peux m'en arranger, répondit Tolan.

Adam retourna s'asseoir. Le sol vacillait sous ses pieds comme lorsque le pont se soulève, et il sentait ses jambes s'effondrer sous lui.

C'était terminé. Il analysait ses pensées avant même qu'elles prennent forme. *Demain, je vais rentrer chez moi. À Falmouth. Je vais retrouver Lowenna. Si...* Il s'arrêta net.

– Je boirais bien quelque chose, s'il vous plaît. Pour noyer les doutes et les regrets – il se tut un instant. Si cela vous convient, Tolan, vous êtes le bienvenu à Falmouth.

Jago hocha la tête, l'air grave. Tolan le regardait, sans comprendre. Son assurance habituelle l'abandonnait. Il dit enfin :

– Je ferai en sorte que vous ne le regrettiez pas.

Jago, lui, comprenait parfaitement ce qui se passait.

– Je vais y aller avec lui pour donner la main.

C'est à peine si Adam l'entendait. S'il ne se ressaisissait pas, il allait s'écrouler sur place.

Tout était si calme. Pas d'appel aux armes, pas de battements de tambour, de piétinements d'hommes qui accouraient. Ce nœud qui vous tord l'estomac. Et la peur, la peur que vous n'avez pas le droit de laisser paraître au moment où l'on a tant besoin de vous.

Il tâta les lettres à travers le drap de sa vareuse et prononça son prénom.

Il était sûr qu'elle l'entendait.

II

REVIVRE

La jeune Lowenna fit la grimace quand sa hanche heurta une petite table, mais elle ne proféra aucun son. Elle percevait davantage le silence maintenant, le sol était glacé sous ses pieds nus. Elle ne se rappelait même pas être sortie de son lit et tremblait pourtant de tous ses membres, et elle savait que ce n'était pas seulement dû au froid.

La pièce était plongée dans une obscurité totale, mais elle croyait tout de même distinguer le contour d'une fenêtre qu'elle n'avait pas vue jusqu'alors. Jusqu'alors? Nancy Roxby, la tante d'Adam, avait passé avec elle le plus clair de la journée pour s'assurer qu'elle ne resterait pas seule, fût-ce pour aller se promener sur la pointe. Là-bas, avec le vent qui soufflait de la baie de Falmouth, aussi coupant qu'une lame de couteau.

Elle se ressaisit, passa les doigts dans sa longue chevelure pour la dégager de son gros châle. Elle ne se souvenait pas non plus l'avoir pris sur le fauteuil.

La maison était tranquille. Parfaitement calme. Elle semblait écouter. Lowenna serra légèrement le châle et sentit son cœur battre sous sa main. Il battait encore trop vite. La fin d'un cauchemar; *de ce cauchemar*. Mais pourquoi maintenant? Le long combat était terminé. Grâce aux soins et à la prévenance de son protecteur, elle l'avait remporté, mais elle frissonnait encore en pensant à la douleur, à ce viol atroce, à ses

supplications et à ses cris qui n'en excitaient que davantage ses agresseurs. Parfois, elle croyait entendre la voix de son père qui sanglotait et les implorait de s'arrêter, comme si c'était lui la victime.

Elle s'approcha à pas de loup de la fenêtre et entreprit de se calmer comme elle avait appris à le faire. Rien ne pourrait gâcher ce jour. Adam allait arriver à Falmouth. *Aujourd'hui*. Ce n'était pas un rêve, ni un afflux de souvenirs, c'était la réalité. C'était maintenant.

Elle dénoua une embrasse et ouvrit les lourds rideaux. Il faisait encore sombre, seul un mince trait gris permettait de distinguer le ciel de la terre. Pas une étoile, et il n'y en avait pas non plus lorsqu'elle s'était approchée de la fenêtre pendant la nuit. *Ou bien ai-je encore rêvé ?*

Elle se demandait ce que Nancy faisait en ce moment. C'est ici qu'elle était née, dans l'antique demeure des Bolitho. Nancy, qui était la fille d'un capitaine de vaisseau. Lowenna serra l'embrasse à s'en faire mal aux doigts. *Comme Adam*. Nancy, toujours occupée à traiter les affaires de ses propriétés, et de celle-ci le plus clair du temps. Ses deux grands enfants et ses deux petits-enfants vivaient à Londres. Son époux, l'impressionnant Lewis Roxby, était mort, mais elle paraissait inébranlable. Une femme douce, et qui savait se montrer ferme quand il le fallait. À près de soixante ans, elle s'étonnait de voir que les hommes se retournaient encore sur son passage.

Lowenna trouva l'espagnolette et ouvrit doucement la fenêtre. Il n'y avait pas de vent, mais l'air lui coupa la respiration. Elle eut l'impression d'avoir du givre dans les cheveux. Et d'être nue.

Elle referma la croisée; elle avait eu le temps d'entendre une voix sous le mur qui bordait l'allée vers les écuries. Les gens étaient déjà debout et s'activaient pour préparer l'arrivée de la voiture aux armes des Bolitho. Comment avaient-ils deviné? En février, les routes pouvaient encore être périlleuses, même si le jeune Matthew, comme on appelait encore le plus ancien des cochers, les connaissait comme personne.

Il allait accueillir Adam à son auberge, dans la banlieue de Truro. Elle frissonna de plus belle. Non loin peut-être d'Old Glebe, là où elle avait posé pour Sir Gregory Montagu, repris courage et retrouvé sa fierté. Et là où son existence avait changé, le jour où Adam était venu dans le vaste atelier en désordre de Montagu. C'était le destin. La bonne fortune ou un sort malheureux, qui pouvait le dire? Depuis deux ans qu'ils se connaissaient, combien de temps avaient-ils passé ensemble? Quelques semaines, ou quelques jours seulement? Ce n'était pas le moment de compter.

Lowenna trouva une lanterne près de la porte et ouvrit le volet. Elle n'éclairait plus guère, quelqu'un s'en occuperait plus tard. Comme de toute chose dans cette demeure.

Quand allait-elle cesser de se considérer comme une invitée ici, quand allait-elle se sentir chez elle? Comme cet aspirant qui avait d'abord été domestique d'Adam. Il vivait ici, et n'avait pas d'autre foyer. Ou bien considérerait-il cette maison comme un refuge? *Comme moi?*

La maison était généralement vide, à l'exception de ceux qui l'entretenaient et des fantômes de tous ces Bolitho disparus, dont les portraits s'alignaient sur le palier et dans le beau bureau ancien. Et il y avait le dernier portrait en date, celui d'Adam, qui n'était décidément pas celui d'un fantôme. Il la regardait depuis la toile, à travers tous ces longs mois d'absence, avec cette rose jaune piquée sur sa vareuse. *Ma rose.*

Montagu lui avait demandé son avis; le portrait n'était pas parfait, il n'en était pas satisfait. Ils en avaient discuté et avaient trouvé ensemble ce qui manquait: ce sourire à peine esquissé. Maintenant, c'était bien Adam.

Elle jeta encore un regard par la fenêtre. La lumière était-elle plus forte? Oui. Elle se laissa aller à sourire. Ce n'était pas un rêve. Il rentra à la maison. *Et je n'ai pas peur.*

Si seulement Montagu avait vécu assez longtemps pour voir son bonheur, pour partager ses espérances. Mais il ne s'était jamais remis des terribles blessures subies pendant l'incendie qui avait ravagé Old Glebe. Le Dernier Chevalier, comme disait Adam. Toujours alerte, sérieux, et passionné. Un homme

sans âge, avec sa barbe bien taillée qui lui conférait une certaine élégance ; même la blouse pleine de taches de peinture qu'il avait coutume d'enfiler ne pouvait dissimuler son charme empreint de courtoisie. Il était si facile de l'imaginer avec une rapière au lieu d'un pinceau.

Elle avait été sa pupille et il lui avait sauvé la vie. *Après que j'ai essayé de mettre fin à mes jours.*

Elle songeait à sa dernière rencontre avec Adam, dans ce vieux chantier naval où Montagu se rendait fréquemment quand il voulait travailler à une toile sans être dérangé. Ils étaient devenus amants par la chair alors qu'ils l'étaient déjà par le cœur.

Je n'ai pas eu peur.

Elle entendait la voix de Montagu, pratiquement les derniers mots qu'il ait prononcés avant que les médecins ne la fassent sortir.

« C'est comme la destinée. Mon enfant. Le destin. »

Combien de fois s'était-elle raccrochée à ces mots ?

Elle entendit quelqu'un parler à voix basse de l'autre côté de la porte, un tintement de verre ou un cliquetis de métal. C'était l'heure.

Merci, Gregory. Merci infiniment.

Elle le voyait nettement, il se détournait d'une toile encore vierge, un petit sourire interrogateur caché par sa barbe coquette. Le Dernier Chevalier.

Nancy, Lady Roxby, attendit que les portes se fussent refermées derrière elle. Puis elle tendit les bras, les yeux remplis de bonheur et d'émotion.

– Je suis si heureuse de te voir, Adam !

Elle le serra contre elle, elle sentait presque l'odeur de la mer sur ses habits. Son visage pressé contre le sien était tout froid.

Adam se dégagea et regarda la jeune femme qui était restée dans l'entrée voûtée, surprise et un peu troublée par la chaleur de cet accueil.

C'est au milieu de la matinée que la voiture conduite par

le jeune Matthew avait débouché du virage dans l'allée pour s'engager sous les arbres dénudés.

– Quel plaisir de vous revoir à la maison, commandant !

Son visage rougi par le froid s'était éclairé d'un petit sourire, puis d'autres gens avaient fait leur apparition comme au signal. Pour certains, Adam ne les connaissait que de vue. Les autres faisaient partie de sa vie depuis toujours, tel le vieux Jeb Trinnick, chargé des écuries chez les Bolitho d'aussi loin que la famille se souvienne. Et puis il y avait des visages qu'il ne reconnaissait pas, et quelques-uns vieilliss depuis la dernière fois.

Tout cela était bouleversant, même s'il avait pu s'y préparer. Un Bolitho rentrait de mer.

Des sourires, des cris de bienvenue, des gens qui couraient calmer les chevaux. Et Nancy qui conduisait la marche, souriante, au bord des larmes comme il avait su qu'elle le serait. C'est alors qu'il aperçut Lowenna au bas de l'escalier.

Cela ne faisait pas un an : le temps d'un quart du soir, comme auraient dit les vieux marins, mais pas pour ceux qu'ils avaient laissés à jamais derrière eux.

Il lui avait enserré la taille. Combien de temps, il n'en savait rien. Comme s'ils étaient seuls. Elle avait détourné très légèrement la tête et il l'avait sentie frissonner, ou s'arc-bouter, comme elle disait.

– J'ai attendu...

Il s'était penché pour déposer un baiser sur sa joue, mais elle avait tourné la tête et il l'avait embrassée sur les lèvres. Comme cette autre fois... *Ils peuvent bien penser ce qu'ils veulent.*

Et voilà, ils étaient là. Quelqu'un sifflotait; on éloignait la voiture de l'entrée. Il entendait un chien aboyer on ne sait où, une fille qui éclatait de rire avant de se taire brusquement comme si un de ses supérieurs la tançait.

Lowenna défit le manteau qu'elle avait sur les épaules. C'était toujours ce vieux manteau de mer, nettoyé et rapiécé à quelques endroits. Toutes ces heures de veille qu'elle avait passées sur la pointe ou sur la plage, attendant l'apparition d'un bâtiment, *du* bâtiment.

Elle commença :

– Il y a tant de... – elle tendit la main, effleura ses lèvres. Prends-moi dans tes bras. Prends-moi dans tes bras, tout simplement.

Nancy les regardait. Puis elle détourna les yeux. Elle se prit le pied dans son manteau qu'elle avait jeté sur un fauteuil.

– J'ai quelques petites choses à faire. Votre chambre est prête.

Elle se ressaisit. Ils ne l'avaient même pas entendue. Elle était émue, mais troublée aussi, de ressentir qu'elle les enviait et souffrait toujours de sa solitude.

Lorsqu'elle se retourna, Adam avait mis les bras autour de la taille de Lowenna, mais sans trop l'étreindre ni la presser. Il avait saisi sa main et lui caressait les cheveux.

L'air frais sentait le feu de bois : on allumait des flambées. Nancy se frotta les yeux. Il ne fallait pas qu'elle pleure. Pas aujourd'hui.

La vieille demeure allait retrouver vie.

Luke Jago se redressa, s'éloigna du fauteuil et essuya les lames des ciseaux avec un chiffon.

– Voilà, vous êtes beau à peindre. Ça ferait même l'affaire pour un amiral – un sourire. Enfin, un amiral en demi-solde!

David Napier jeta un coup d'œil au vieux bureau, là où le fauteuil qu'il occupait se trouvait habituellement. On l'avait remplacé par un autre, plus large, mieux adapté à la stature imposante de Daniel Yovell. Le bureau paraissait changé, lui aussi. On y avait posé tous les dossiers et livres de comptes si familiers, et une pile bien rangée de fiches maintenues en place par une grosse conque.

Quand une lame de parquet grinçait ou quand une porte claquait, David s'attendait encore à voir surgir Bryan Ferguson, l'intendant manchot de la propriété.

Jago époussetait quelques cheveux accrochés sur la manche.

– Feriez mieux d'enfiler une chemise. Je viens de voir un gars à la pompe, il a été obligé de casser la glace.

Napier sourit. C'était juste histoire de parler, une façon de

l'aider. Quand on le laissait faire, Jago savait très bien lire dans vos pensées.

On étouffait dans le bureau, le poêle ronflait comme un fourneau. Même le chat, qui se tenait en général tout près, avait l'air de trouver la chaleur insupportable.

Il se regarda dans le miroir piqueté de petites taches, accroché au-dessus d'une bibliothèque. Il avait conservé son teint bruni par le soleil des Caraïbes. Il s'efforçait de répartir équitablement son poids sur ses deux jambes, comme le lui avait conseillé le chirurgien.

– Merci. Ça me semble parfait.

– Un bon marin peut se débrouiller dans n'importe quelles circonstances, quand l'occasion se présente.

Il entendait encore le chirurgien : «Ç'aurait pu être encore bien pire.» Ils en avaient sans doute dit autant à Ferguson quand on l'avait amputé d'un bras après la bataille des Saintes.

Parfois, il ne parvenait plus à rétablir les choses dans l'ordre chronologique. *L'Audacieuse* qui chancelait sous les coups des gros canons invisibles sur la côte. Le commandant fauché, le pont qui explosait tout autour pendant que les boulets chauffés à rouge transformaient l'entrepont en enfer. Des hommes se jetaient à l'eau, d'autres restaient près de leurs pièces jusqu'à ce qu'il ne reste aucune voie de salut que la mer.

Il entendit quelqu'un qui appelait, puis le fracas de roues. Yovell était descendu discuter avec un charretier du pays. Il était à l'aise avec tout le monde : amiral, commandant, et, maintenant, un domaine en Cornouailles. Il se palpa les cheveux. *Ça ferait même l'affaire pour un amiral.* C'était vrai. Il était content d'avoir retrouvé Jago après son bref embarquement à bord de la frégate – Jago, qui détestait les officiers, et qui avait insisté pour l'emmener avec lui.

Ce dernier se tenait à la fenêtre.

– Y a un paquet de nouvelles têtes depuis qu'on a désarmé *Le Sans-Pareil*. Le commandant doit penser la même chose, m'est avis – il se retourna. Alors, c'est le grand jour, hein? Le commandant et sa dame ont dû aller voir le m... – il était sur le